jettent sur la cuisine. Voilà six jours qu'ils ont fait leur dernier repas.

En neuf jours, les quatre forts anglais de la baie sont pris et rasés, le vaisseau du gouverneur capturé. Pierre Le Moyne organise la présence française dans la baie avec seulement 40 hommes.

Il revient en France, où le roi le charge de débloquer l'Acadie. Il accomplit sa mission en une seule campagne, puis s'en va ravager Terre-Neuve. Il y fait plus de 700 prisonniers et en remporte 200 000 quintaux de morue.

De retour à la baie d'Hudson avec un petit bateau, le *Pélican*, il coule deux des trois navires anglais venus pour disputer la traite aux Canadiens. Il débarque, s'empare du fort York, le dernier poste britannique. Chargé de gloire et de butin, il revient alors en France.

En 1698, il crée la Louisiane. Dans cette entreprise, Tonty l'aide beaucoup. En 1700, lors de son second voyage, il fait édifier le fort Mississipi, sur le fleuve du même nom, en amont de Biloxi. En 1705, Louis XIV le commissionne pour mener une guerre d'usure contre les Antilles anglaises. Avec 2 000 hommes embarqués sur 12 vaisseaux, il s'empare de Nevis, Charlestown. Il détruit tout sur son passage, capture 1 700 habitants et plus de 6 000 esclaves. La terreur se répand dans les caraïbes.

Pierre d'Iberville meurt en pleine gloire, sans doute de la fièvre jaune, à La Havane le 9 juillet 1706.

Daniel Greysolon Dulhut

Il naît en 1639, à Saint-Germain-Laval, dans la région lyonnaise. C'est un soldat qui a été successive-

ment écuyer, enseigne et gendarme de la maison du roi, un corps d'élite. Après la formidable bataille de Seneffe, le 11 août 1674, où 100 000 Français défont les Hollandais de Guillaume d'Orange, Dulhut quitte la « carrière » pour aller au Canada qu'il a déjà visité deux fois. Deux de ses parents sont installés en Nouvelle-France : son oncle, Jacques Patron, et son beau-frère Lussigny, officier proche de Frontenac.

Il s'installe à Montréal et fréquente assidûment les Indiens avec lesquels il sait toujours trouver un terrain d'entente. Il apprend leur langue. Ses relations sont si bonnes que ces derniers lui offrent trois esclaves.

Les terres inconnues de l'Ouest l'attirent. C'est l'époque où Colbert, soucieux de peupler intensivement la colonie, interdit les voyages au-delà des limites des postes. Dulhut quitte secrètement Montréal, avec — est-il besoin de le préciser ? — l'accord de Frontenac, le 1er septembre 1678. Il part, accompagné de sept Français et de ses trois esclaves qui, par reconnaissance, ne le quittent pas d'un mocassin, car ils devaient agrémenter le menu des dernières fêtes du printemps.

Il hiverne au sault Sainte-Marie et, le printemps suivant, fonce vers l'ouest. Il élève plus de vingt *otems* portant les armes du roi de France, visite plus de soixante tribus et invite chacune d'elles à envoyer des délégués pour une grande assemblée qui doit se tenir en septembre à Michillimakinac.

A l'automne, 1 700 délégués se présentent. Dulhut leur fait signer la paix, la reconnaissance de la souveraineté française et, pour parfaire l'ensemble, favorise les mariages entre clans en dotant les fiancés. C'est un triomphe.

Trois de ses compagnons partis avec les Sioux reviennent un an plus tard. Ils apportent du sel qu'ils ont ramassé sur les bords d'un vaste lac situé à plus de vingt jours de marche à l'intérieur des montagnes de l'Ouest. Il faudra longtemps pour que l'on comprenne qu'ils ont découvert le Grand Lac Salé.

Le père Hennepin et trois hommes de Cavelier ont été réduits en esclavage par les Sioux. Dulhut les rachète. Il apprend alors qu'il est calomnié autant qu'il est possible par l'intendant Duchesnau. Il retourne en France où il se justifie assez facilement. Cependant, à la cour, les amis de Cavelier le considèrent comme un concurrent et sabotent ses projets.

En 1682, le voici de nouveau au Canada. Frontenac est parti. Lefebvre de La Barre l'a remplacé. Dulhut est assez fin pour entrer dans ses bonnes grâces. Il repart chez les Indiens de l'Ouest qui l'accueillent comme un potentat.

Il faut dire que Dulhut est un homme de fer. Il n'hésite pas à faire fusiller sur le front des troupes et l'assemblée indienne du Michillimakinac les responsables d'un crime, Canadiens et Indiens mêlés. Ce genre de justice plaît énormément aux indigènes qui l'aident à fonder deux postes, l'un sur les rives du lac Nipigon, l'autre à Kaministiqua, à l'extrémité ouest du lac Supérieur. Il en confie le commandement à son jeune frère, Claude Greysolon de La Tourette, puis se livre à un intense trafic de fourrures. Le nouvel intendant Jacques de Meulles pousse alors des hauts cris et l'accuse de tous les crimes imaginables. Dulhut se justifie par une simple lettre et réunit plus de 600 guerriers pour aller prêter main-forte à Niagara aux Français de De La Barre.

Brisay de Denonville fait plusieurs fois appel à

cette espèce de vice-roi de l'Ouest, en particulier pour la création de Détroit et du poste de Toronto.

En se rendant à Québec avec son escorte, il surprend un puissant parti de guerre iroquois au lac des Deux-Montagnes. La bataille est courte, mais sévère. Tous les envahisseurs sont tués ou capturés. On ne ramènera pas de prisonniers, car il n'y a que 11 Français sur les 150 hommes de l'escorte.

Son action dans la région de la baie d'Hudson est si importante que les Anglais affirment qu'il leur a fait perdre 200 000 livres sterling au cours de ses campagnes.

Il meurt en 1710 à Montréal. Sa fortune est immense. Son testament n'est qu'une longue suite de legs importants aux récollets, à la congrégation Notre-Dame, à son domestique, à ses amis. Il ne laisse rien aux jésuites qu'il tient pour responsables des calomnies dont il fut l'objet.

François Hertel, « le Héros du Canada »

Il naît en 1642 à Trois-Rivières. Son père meurt en 1652. Le jeune garçon est apparemment destiné à la vie laborieuse de colon. Or, quelques semaines après le décès de son père, a lieu la grande attaque iroquoise contre Trois-Rivières. Presque tous les hommes sont tués. François, qui a dix ans, ramasse un fusil sur un mort et tue l'Indien bariolé qui posait la main sur le bras de sa mère Marie-Marguerie. Femmes, enfants et vieillards reprennent courage. Les Indiens disparaissent.

A quinze ans, François Hertel est noté comme soldat sur le registre du bourg, c'est-à-dire que sous la férule de Pierre Boucher il fait l'exercice et monte

la garde, tout en cultivant les terres familiales. Durant cette période, il participe à huit combats de défense contre les Iroquois. Ceux-ci attaquent toujours à partir d'une île boisée très proche de la rive. François Hertel se la fait adjuger, la déboise et y plante du blé : désormais l'ennemi ne peut plus s'y cacher.

En juillet 1661, il a dix-neuf ans. Il sort imprudemment du village. Quatre Iroquois le capturent et le conduisent chez eux. Là, une vieille femme en fait son esclave et l'adopte. Il apprend leur langue, leurs coutumes, puis au bout de deux ans, en septembre 1663, réussit à s'échapper. Il surprend tous les Montréalais en arrivant, goguenard, sur le canot qu'il a dérobé dans sa fuite. Le 3 octobre, il est témoin du mariage de Guillaume Larue.

Il se marie l'année suivante à Montréal et retourne vivre à Trois-Rivières. Interprète, guide, il quitte chaque année sa terre pour participer à des opérations contre les Iroquois dont les attaques sont aussi régulières que le passage des oiseaux migrateurs.

Il accompagne Frontenac en 1673 au lac Ontario, participe à l'édification du fort Cataracoui. En 1678, il est envoyé sur les rives de la baie d'Hudson. Il en revient vainqueur l'année suivante, chargé d'une cargaison de castors prise aux Anglais. Le fisc, allié cette fois au Conseil souverain qui doit aussi avoir besoin d'argent, s'empare de la marchandise, le fait mettre en prison et lui inflige une amende de 2 000 livres. Sans preuve de commerce illicite, il est relâché.

Le voici de nouveau à Trois-Rivières. Moins rancunier que Radisson, il y mène une vie « tranquille » entre l'agriculture et la guerre saisonnière. En 1681, il confie l'éducation de ses enfants à un universitaire venu de Paris, Pierre Bertrand.

Lefebvre de La Barre lui donne le commandement de toutes les tribus alliées. Denonville le confirme dans cette charge et lui demande également de commander les milices de Trois-Rivières.

A peine nommé, Hertel met en pratique les idées qu'il a depuis longtemps sur ce sujet. Il lance la tactique « Hertel », inspirée des mœurs guerrières iroquoises : chacun son arbre. Attaque surprise, retraite rapide, mobilité extrême du ravitaillement et des munitions, un point sur lequel les Indiens ne sauront jamais progresser. Indiens alliés et milices s'entraînent ensemble avec acharnement.

Au bout de quelques mois, le résultat ne se fait pas attendre. Pour la première fois les Iroquois sont battus partout. Résolu à venger le massacre de Lachine, Frontenac, au retour de France, organise les trois fameux raids contre les établissements anglais qui équipent les Iroquois.

François Hertel commande un des trois partis de guerre. A la tête de 50 hommes (25 Indiens et autant de Français), il marche deux mois en plein hiver, manque de mourir de froid sur l'étendue découverte du lac Champlain. Le 27 mars, les hommes arrivent en vue de Salmon Falls. Il a tant neigé depuis quelques jours que les Français n'ont qu'à enjamber le sommet des remparts. La troupe se partage en trois groupes. Au commandement, ils foncent sur le fort comme sur le bourg fortifié. En deux heures d'un combat très rude, tout est conquis. Les Anglais ont 43 morts, 54 prisonniers, 27 maisons et le fort sont incendiés. 2 000 têtes de bétail sont abattues. Il manque 2 Français et 3 Indiens. Les alliés sont si bien disciplinés qu'ils s'abstiennent de tout repas de victoire. Avant le lever du jour, la troupe a disparu.

Sur le chemin du retour, un éclaireur indien vient

l'avertir que plus de 200 Anglais, fous de vengeance, s'approchent rapidement. Hertel fait aussitôt embusquer ses hommes devant le pont que doit franchir l'ennemi, sur la rivière Wooster. Quand les Anglais sont serrés entre les parapets, il commande le feu. 20 Anglais sont tués à la décharge, les autres s'enfuient. Canadiens et Indiens volent sur la neige où s'empêtrent les soldats. Une dizaine d'entre eux sont tués, autant faits prisonniers. Louis Crevier est tué et le fils de Hertel, Zacharie, reçoit une balle dans le genou qui le laisse définitivement infirme. Cet accident n'empêchera pas « le Boiteux » de participer aux innombrables combats qui suivront.

Hertel laisse les prisonniers à quelques gardes, envoie Gastineau à Québec pour annoncer la victoire et, avec le reste de sa troupe, fonce vers Casco (Falmouth) pour prêter main-forte aux Québécois, sous la conduite de Robineau. Son arrivée transformera la victoire de Robineau en écrasante défaite pour les Anglais.

A partir de cette époque, François Hertel, qui demeure persuadé que seule la force peut arriver à bout de l'opiniâtreté adverse, se bat partout avec un égal succès. Son nom fait réellement trembler les Anglais et leurs alliés iroquois.

Il commande le fort Frontenac, fait participer onze fois les milices de Trois-Rivières à des opérations victorieuses. A un moment donné, pendant deux ans, Hertel et ses sept fils servent en même temps.

Six ans avant sa mort, on lui donne des lettres de noblesse. Il est enterré en 1716 à Boucherville, dans le phalanstère de son maître et ami Pierre Boucher.

Madeleine de Verchères

Elle est née en 1678 dans la seigneurie de son père, officier du régiment de Carignan-Sallières. La Seigneurie de Verchères se trouve sur la rive droite du Saint-Laurent, un peu en aval de Montréal, et donc sur le traditionnel chemin d'invasion des Iroquois qui descendent du Richelieu.

La seigneurie comporte un fort, c'est-à-dire une palissade entourant une maison et une redoute, une sorte de blockhaus où l'on peut résister en dernier ressort.

Le 22 octobre 1692, M. et M^me^ de Verchères sont en voyage à Québec. Dans le « fort », il y a Madeleine, quatorze ans, son frère Pierre, douze ans, Alexandre, huit ans, un domestique de quatre-vingts ans et deux soldats assez peu aguerris. Il y a aussi trois femmes de censitaires et leurs enfants. Comme on craint du mauvais temps, Madeleine, accompagnée d'un certain Laviolette, sans doute un des soldats, s'en va inspecter les attaches des barques sur la rive du fleuve, à un peu plus de cent mètres du fort. Soudain, un coup de feu éclate. Une femme du fort hurle : « Les Iroquois sont sur nous ! ».

A l'orée d'un bouquet d'arbres, apparaissent des guerriers hostiles, le visage peint. Ils sont à peine à deux cents mètres. Aussitôt, la jeune fille se précipite, bientôt dépassée par le soldat. Malgré son avance, elle est rejointe par un Indien qui la prend par son mouchoir de cou. Elle le lui abandonne et se jette derrière la porte qu'elle referme d'un coup de talon. Il semblerait que l'Iroquois lancé reçoive le montant en pleine figure et tombe assommé. A l'intérieur du fort, tout le monde geint. Quant aux deux soldats, ils se sont cachés dans la redoute. Ils veulent faire sauter

le fort et s'enfuir dans la forêt. Madeleine remet de son mieux tout le monde dans son devoir. Elle fait tirer le petit canon du fort pour avertir les domaines voisins et appeler au secours. Elle organise la défense, tire quelques coups de feu de principe sur les Iroquois qui se tiennent prudemment hors de portée. Le reste de leur bande a capturé quelques colons dont on entend les hurlements.

Arrive alors un canot : c'est le sieur La Fontaine et sa famille retour de Montréal. Comment les prévenir ? Personne n'osant sortir, la petite de Verchères enfile une casaque militaire, coiffe un casque et, fusil au bras, s'en va chercher les voyageurs. Elle les conduit au fort en passant à cinquante pas du premier Indien éberlué. Ils avoueront plus tard avoir cru à une ruse.

Les femmes, La Fontaine et sa famille, de même que les deux soldats s'enferment dans la redoute. Madeleine de Verchères reste seule en compagnie de ses deux frères et de son vieux serviteur. Ils organisent la défense avec leurs pauvres moyens. Toute la nuit, ils veillent et échangent le cri des sentinelles : « Tout est bien. ». Parfois, ils tirent sur une ombre. Les Iroquois se demandent s'il faut continuer le siège d'un fort aussi bien défendu.

Au milieu de la nuit, brouhaha. Les bêtes à cornes lâchées depuis le matin veulent forcer la porte pour rentrer dans leur écurie, car le temps s'est brusquement gâté. Les assiégés font rentrer un à un les animaux, de peur que les Indiens ne se cachent parmi eux.

Dans la journée suivante, la jeune fille, légèrement inconsciente, se souvient qu'elle a laissé sécher le linge de la famille sur la prairie, en bordure du fleuve. Elle va le chercher avec ses deux frères, sous la

surveillance des Indiens méfiants qui s'attendent constamment à voir fonctionner le piège qu'on leur tend avec tant d'insistance. Ils tentent deux assauts de suite, qui sont facilement repoussés.

En fin d'après-midi, arrivent M. de la Monnerie, lieutenant, et quarante hommes des troupes de Montréal. Ils sont convaincus qu'ils vont donner une sépulture décente aux restes mutilés des défenseurs. A leur vue, les Iroquois déguerpissent. Deux colons ont été tués, deux autres sont libérés. Plus tard, les Indiens reconnaîtront qu'ils ont perdu cinq des leurs. Il ne faut pas s'étonner de ces aveux, car il était tout à fait naturel de discuter des pires choses entre deux combats.

Voilà ce que l'on peut dire d'à peu près certain sur l'aventure de Madeleine de Verchères. Il a fallu une étonnante fermeté pour faire front à ces guerriers épouvantables. Pour le reste, on a écrit plus de dix biographies de M^lle^ de Verchères en ajoutant à chaque fois des détails rocambolesques qui font de la malheureuse une sorte de Zorro tout à fait dépourvu de crédibilité.

Coïncidence étonnante : quinze ans plus tôt, la même aventure était arrivée à sa mère. Le combat fut beaucoup plus sanglant, mais on n'en a jamais parlé.

Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin et ses fils

Né à Saint-Castin en 1652, il appartient à la vieille noblesse béarnaise. C'est un cadet pauvre qui, grâce à sa naissance et à son éducation, est enseigne au régiment de Carignan-Sallières lorsque celui-ci débarque à Québec. L'enseigne de Saint-Castin sert dans la compagnie de Chambly. Il a treize ans.

En 1666, il participe à la campagne de Tracy contre les Iroquois. En 1670, toujours enseigne, il accompagne le capitaine Andigué de Grand-Fontaine, nouveau gouverneur de l'Acadie qui vient d'être rendue à la France par le traité de Breda.

L'Acadie est une terre vierge, pratiquement aussi grande que la France. Seuls quelques points de la côte sont sporadiquement occupés. Le jeune homme s'enthousiasme pour ce très beau pays qu'il va sillonner durant quatre ans avec des Indiens Abénaquis comme seuls compagnons.

En 1674, il se bat contre des Bostoniens alliés à des pirates hollandais. Il est fait prisonnier et torturé une journée entière. Il s'échappe la nuit. Quelques temps plus tard, le voici à Québec. Il fait un rapport détaillé de la situation au gouverneur Frontenac, qui le renvoie en Acadie avec la consigne d'engager les Abénaquis « à se mettre aux intérests du roy de France ».

Saint-Castin est de retour dans la tribu des Pantagouets. Il y est bientôt adopté et devient un véritable Abénaqui. La fille du grand chef pentagouet Madokawando, s'appelle Pidiwamiska en algonkin et Marie-Mathilde de son nom de baptême. Ils se marient religieusement en 1684, et voilà Marie-Mathilde baronne de Saint-Castin. Le baron, complètement indianisé, mêne une féroce guérilla contre les Anglais.

A la mort de son beau-père, en 1698, il devient chef des Abénaquis. Il continue la guerre sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre, à moins qu'il n'y fasse du commerce. Attitude qui lui est véhémentement reprochée par les commerçants canadiens. C'est que le baron raisonne en Abénaqui et qu'il voit d'abord les intérêts de son peuple.

En 1702, il arrive à Pau pour recevoir la succession de son frère aîné. Son beau-frère, le juge Jean de Labaig qui l'a manifestement spolié, enlise la succession de telle façon que même le roi ne peut rien faire. Le fabuleux chef abénaqui, qui chargeait l'Anglais revêtu d'un uniforme français très approximatif et la tête ruisselante de plumes, meurt épuisé de tracasseries en 1707. La baronne Marie-Mathilde l'attendra longtemps en compagnie de ses trois fils et de ses deux filles.

Son fils aîné, Bernard-Anselme de Saint-Castin, naît à Pantagouet en 1689. Comme son père ne revenait pas de France, le gouverneur de Brouillau fait appel à lui. Le jeune homme, qui étudie au collège de Québec, ne se dérobe pas. Il a quinze ans, son père avait commencé à treize.

Élevé dans sa tribu et sous la poigne formidable du baron, il se révèle tout de suite un personnage à la hauteur de la situation. Il réunit les guerriers de sa tribu et entame une guerre acharnée contre les Anglais. C'est bien sûr une guerre à l'indienne, sans concession, où l'on fait le minimum de prisonniers. En 1707, il participe si activement à la défense de Port-Royal qu'il est nommé enseigne. Il est blessé quelques jours plus tard et en profite pour épouser Marie-Charlotte Damours de Chauffours, fille du seigneur de Jemseg. En décembre, ses deux sœurs se marient le même jour, l'une avec Philippe Mins d'Entremont et l'autre avec Alexandre Le Borgne, de Belle-Ile.

Le 16 juin 1708, Bernard-Anselme est nommé lieutenant, avec le commandement des Indiens d'Acadie. La guerre des bois recommence de plus belle.

Il s'allie alors avec des corsaires de Saint-Domingue. En 1713, le traité d'Utrecht abandonne l'Acadie à l'Angleterre. L'année suivante, le jeune homme arrive au Béarn où, grâce aux soins de son bon oncle, il lui est tout aussi impossible de retrouver son héritage que son père en 1707.

Cette fois, on va même jusqu'à mettre en doute ses origines. N'est-il pas « sauvaige » ? Il meurt, écœuré, en 1720.

De son mariage, sont nées trois filles.

C'est au tour de Joseph de prendre la relève. Le troisième baron est, comme ses aînés, chef de sa tribu et officier français. Malgré ses titres, il ne quitte pas sa tribu et ne garde qu'un ceinturon et une paire de pistolets dont il se sert fort adroitement pour se distinguer des autres guerriers.

Bien plus abénaqui que canadien, il n'abandonne pas le parti de la France. Il refuse le traité d'Utrecht et part en guerre contre les Anglais, ce qui ne l'empêche pas de commercer avec eux en période de trêve.

De 1726 à 1746, il est le bastion vivant de la Nouvelle-France. Sa tête est mise à prix. Les Anglais, ou plutôt un de leurs généraux, lui font cadeau d'un lot de couvertures qui viennent d'un hôpital où l'on envoie mourir les malheureux atteints de petite vérole. Joseph les fait brûler. Sous sa conduite, les Abénaquis acquièrent une fabuleuse réputation de guerriers invincibles.

On sait que, le 25 août 1746, son autre frère est tué sottement dans une rixe. Après cette date on ne trouve plus trace de Joseph de Saint-Castin. La vieille baronne s'éteint doucement chez une de ses filles, probablement vers 1750.

Les Saint-Castin ont encore une très importante

descendance américaine, en Louisiane et au Québec sous la forme Castin, et aux États-Unis, particulièrement en Nouvelle-Angleterre, sous la forme anglaise : Castine.

11/ Manger, s'habiller, dormir chez les Canadiens

Le XVIII[e] siècle a treize ans lorsque l'Europe consent à faire la paix avec Louis XIV.

A Vienne, à Madrid, comme à Londres ou bien à Versailles, les plénipotentiaires se frottent les mains, tout le monde est content ! Ce qui n'exclut pas la naissance secrète de solides rancunes. Par bien des aspects, le traité d'Utrecht ressemble beaucoup au congrès de Vienne en 1815.

Louis XIV, heureux comme un joueur qui a réussi à récupérer sa mise, conserve l'intégrité du territoire métropolitain. Le roi d'Espagne exulte : il est autorisé à régner. Les Autrichiens se rengorgent : ils ont repoussé les Turcs sans le secours de l'infanterie française. Le congrès s'amuse... et les Anglais voient loin, selon leur habitude de l'époque. Ils « reçoivent » Gibraltar, Minorque, un droit sur la baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie. Rien que des cailloux, selon les beaux esprits de l'époque. Des « cailloux » qui feront d'eux les maîtres du monde dans cent ans.

Pour les Acadiens, l'enfer ne fait que commencer.

LA NATION

Puisque les Français ont perdu l'Acadie, verrou naturel du Saint-Laurent, ils vont en construire un autre, artificiel à souhait, bien plus beau et plus efficace. Ils fortifient à l'extrême Louisbourg, dans l'île Royale conservée par le plus grand des hasards, à la pointe de cette terre d'Acadie qui paraît porter malheur à ses habitants.

En Nouvelle-France, l'atmosphère est très différente. Les Canadiens ne ressentent pas beaucoup ce déchirement. Leur domaine, déjà grand, est devenu immense, au-delà de toute imagination. Voilà quarante-huit ans qu'il se réchauffe doucement aux rayons du Roi-Soleil. Si sa politique a apporté des inconvénients souvent exaspérants, elle a eu aussi l'avantage d'être assez cohérente et continue.

Le peuple canadien s'est installé « en profondeur ». Les Français qui arrivent maintenant sont très surpris de découvrir une population originale qui n'est pas loin de les considérer comme des étrangers. Quand ils sont colons, artisans, les choses s'arrangent vite, mais, pour les officiers, les fonctionnaires royaux, l'assimilation est lente, lorsqu'elle n'est pas impossible.

Depuis l'arrivée de Champlain, on compte 7 506 mariages, 39 923 naissances, 14 898 décès. Résultat : un excédent de 25 025 habitants. Bien entendu, ils se marient entre eux, parfois avec des nouveaux venus, parfois avec des Indiens, et, dans tous les cas, avec une ardeur constante, fondent des familles nombreuses.

Ces progrès se sont accomplis sous la guerre et ses tourments. Or, voici qu'avec le traité d'Utrecht arrive une grande nouveauté : la paix. Elle dure une

génération entière. Les Canadiens en profitent pour former une nation. Dans trente et un ans, la force colossale de l'Angleterre et de ses treize colonies américaines, dans l'impossibilité de la détruire, s'en emparera.

Avec la paix, le trafic régulier des bateaux-courriers prend de l'importance. On s'écrit beaucoup entre colons et lointains cousins. Ceux qui veulent venir posent des questions à pleines pages. Les familles leur répondent de même. Ces innombrables lettres nous apprennent quantités de choses sur la vie journalière de la Nouvelle-France.

DES MAISONS-FORTERESSES

Il existe trois types de maisons, élaborées en fonction des deux plus importants dangers : l'hiver et l'Iroquois. L'incendie accidentel, pourtant tragique, ne venant que loin derrière.

La maison du colon est en bois. Elle possède un étage mansardé (le mot n'est pas encore inventé) et mesure en moyenne 40 m^2 au sol. Le toit est « pentu » pour éviter l'accumulation de la neige. Elle fait un angle au mauvais vent avec la grange qui mesure au moins 20 m sur 7 ou 8. Là, sont entassées les récoltes nécessaires, les semailles, la nourriture des bêtes. Les animaux sont enfermés dans une étable calfeutrée, percée de plusieurs petites fenêtres pour permettre une aération suffisante, tout en empêchant le passage d'un ennemi.

L'ensemble est entouré d'une palissade de pieux

pointus, derrière lesquels court un chemin de ronde. Lorsque le colon a réussi, il peut même être flanqué de miradors aux angles.

De toutes les manières, les maisons ressemblent à de petits forts. Beaucoup de villages éloignés sont ainsi constitués de fortins accolés qui forment une sorte de labyrinthe très difficile à investir. Quand le colon réussit au-delà de l'espérance ordinaire, il se fait bâtir une maison en pierre, comme à la ville. Or, la pierre conduisant le froid et le mortier se désagrégeant au gel, les fondations ordinaires s'effritent, puis s'effondrent au dégel. La classique maison française ne résiste pas au climat canadien, et les maçons venus de la métropole ont dû innover.

Après bien des essais, ils ont trouvé une solution satisfaisante. Ils installent d'abord un socle en pierre et maçonnerie, plus large d'un bon mètre que la maison et de la même profondeur, dans lequel ils creusent des conduits d'aération. La maison est construite en pans de bois à la normande, ou en pierre (80 cm d'épaisseur). La hauteur atteint rarement plus de 3,75 m. Poutres, chevrons et linteaux sont en pin ou bien en cèdre. Le toit pointu est obligatoirement couvert de tuiles ou d'ardoises.

Les murs, ou solages, sont garnis d'une sorte de cloison d'assainissement en lattes, recouvertes de plâtre ou de glaise, qu'on appelle des gaspardes. A l'entrée de l'hiver, les Canadiens « renchaussent » le socle de pierre, c'est-à-dire qu'ils le recouvrent de paille et de terre mêlées. Cette matière qui pourrit vite servira au printemps suivant de terreau aux ménagères pour cultiver des fleurs.

La maison de Québec est profonde, assez vaste. Les fenêtres et les lucarnes des toits sont largement ouvertes, les murs blanchis à la chaux. Les rues sont

pimpantes. C'est que l'Iroquois ne rôde pas dans les rues de la capitale.

A Montréal ou à Trois-Rivières, les maisons bâties de la même façon sont plus ramassées. Les fenêtres ressemblent à des embrasures, socles et bas de solage sont faits de rochers à peine retaillés. L'ensemble est plus austère, plus gris. Dans ces deux villes qui sont autant de postes avancés, il ne se passe pas d'année sans alerte.

A la campagne ou en ville, l'intérieur des maisons ne change guère. La grande pièce du bas ne comporte qu'une cloison, tout au fond. Elle isole deux réduits, un pour une porte, une sorte de tambour qui mène à la grange, l'autre pour les toilettes, modeste tinette, car il est tout à fait exclus de sortir pour satisfaire un besoin naturel au cœur de l'hiver. Par les grandes pointes de froid, tout le monde sait qu'une brutale gelure de l'anus foudroie aussi radicalement qu'une balle dans la tête.

LE SENS DU CONFORT

Le reste de la pièce est à la fois séjour, cuisine et chambre à coucher pour les parents et les enfants en bas âge. Au fond, le lit à baldaquin, surchargé de couettes en duvet d'oie avec une courtepointe brodée de vives couleurs « à l'indienne », c'est le « lit garni de la communauté », comme le désignent les notaires. A côté sont alignés les beaudets, les berceaux des derniers-nés. Les grands logent au-dessus, dans des carrés eux aussi très confortables.

La cheminée est large, abondamment fournie de bois. De part et d'autre s'étirent des étagères où les

ménagères placent leurs innombrables instruments de cuisine : chaudrons, poêlons, lèchefrites, tourtières, grilloires, diables à griller des châtaignes, casseroles, couverts, bols, etc. Sur la corniche ou, plutôt, sur le manteau de la cheminée, sont rangés les fers à repasser, les lanternes, les bougeoirs, une corne à poudre qui doit toujours être bien sèche et, le long de la hotte, suspendus à des bois de caribou, le ou les fusils de la maison, toujours chargés, hors de portée des petits. On le voit, du point du vue des ustensiles, le ménage canadien est le mieux fourni du monde.

Dans la pièce unique, on trouve aussi des bancs et de nombreux tabourets autour de la grande table fixe. Le long des murs, il y a des coffres pour ranger les vêtements, souvent un placard ou deux, une huche, un rouet pour filer la laine des moutons de la propriété, un métier à tisser le lin. On note de plus en plus de chaises avec sièges paillés.

A l'entrée est fixé le « banc aux seaux ». On y met aussi bien ceux pour l'eau que pour le lait, la sève d'érable ou la résine. Quand il y a affluence d'invités, on les retourne et cela fait autant de sièges...

On reçoit beaucoup l'hiver, les voisins comme les voyageurs qui sont plus nombreux qu'on ne l'imagine. Tout est occasion à souper, danser, chanter. Au milieu du terrible et morne hiver, la maison canadienne est un phare chaleureux.

RICHES...

Tous les Canadiens, lorsqu'ils ne sont pas victimes des Iroquois, vivent dans l'aisance.

Dans un pays où l'argent est rare, la richesse se

compte en jambons, en fourrures, en vêtements, en maïs, en poissons, en outils ou bien en armes. On s'enorgueillit d'avoir quatre ans d'avance de bois coupé, une tunique en loup gris ou une tourtière géante « à ne pas finir le dedans ». Les inventaires en cas de décès, de mariage, nous indiquent, plus clairement que tout mémoire, la situation exacte du colon moyen. Par rapport à son homologue français, anglais ou allemand, il est riche, très riche, bien qu'il accumule des dettes avec beaucoup d'insouciance. Quant à sa terre, libre, ou à peu près, d'impôt, c'est lui-même qui l'agrandit et la... valorise au maximum.

A sa mort, il suffira d'en vendre un tout petit lot pour rembourser l'emprunt initial et les dettes corollaires. Alors, le colon et sa famille vivent avec force et gaieté entre deux meurtres des Iroquois ou la noyade, cette seconde plaie de la Nouvelle-France qui touche particulièrement les nouveaux venus.

DES FÊTES LONGUES COMME DES NUITS

Le mariage est la grande affaire. C'est à la fois la promesse d'une nouvelle famille et l'orgueil des parents. Même chez le plus modeste colon, la noce dure au moins cinq jours et autant de nuits. On vient parfois de cent lieues pour y assister et participer aux réjouissances. Il n'y a qu'un repas par jour, mais c'est un véritable banquet. L'hôte (c'est-à-dire le père de la mariée ou celui qui le remplace), qu'il soit seigneur ou censitaire, sera accusé de lésinerie si à la fin du repas la table n'est pas aussi encombrée de mets que lorsque les invités y ont pris place. Après le

repas qui dure au moins quatre heures, on danse jusqu'au matin.

Dans chaque famille, on sait jouer du violon et de la guitare. Les Canadiens, qui ont l'habitude de chanter en groupe à l'église, s'en donnent à cœur joie pendant les fêtes, et les chansons polissonnes vont bon train, reprises à « plein gosier » par le curé comme par ses ouailles.

S'ils boivent peu de vin, car il est hors de prix, les Canadiens, en revanche, boivent beaucoup de bière et du « raide », cette eau-de-vie dont raffolent les Indiens. Et surtout on mange, nécessité vitale dans un pays froid. Pendant que les habitants de la Nouvelle-Angleterre s'empiffrent de pudding à la graisse, les Canadiens apportent de France le goût de la table.

Chez eux, on ne mange pas n'importe quoi, et les ménagères, pour accommoder viandes et légumes du Nouveau Continent, s'inspirent surtout des idées de cuisine algonkine.

LA CUISINE INDIENNE : DIX RECETTES POUR VOS INVITÉS

Dans le même temps, les Indiennes s'intéressent aux recettes paysannes françaises. Il en résulte une gastronomie originale qui ne ressemble à aucune autre. L'exotisme ne perdant jamais ses droits, on appelle cette cuisine « indienne » alors qu'elle est à la vieille tambouille amérindienne ce que la cuisine vietnamienne est à la chinoise.

C'est à un « Indien à part entière », comme il se désigne lui-même, Bernard Assiniwi, que l'on doit la transcription de ces recettes qui jusqu'ici avaient

valeur de secret de famille. Dans le pandémonium de la cuisine dite « indienne », on ne compte pas moins de :

7 recettes de pain (bannique);
6 recettes de hors-d'œuvre ou petites bouchées;
14 recettes de soupe (nabos);
3 recettes de chowders (kiniginige gigo), sorte de timbale;
10 recettes de viandes;
12 recettes de légumes;
9 recettes de fruits de mer et de poisson;
11 recettes de dessert;
4 recettes de breuvages;
27 recettes de survie en forêt, qui comprennent des plats de très haut niveau comme la truite dans la glaise ou bien l'ours en cube.

En voici une de chaque catégorie, bon appétit.

Bannique ordinaire (pakwejigan)

C'est le pain le plus simple. Il ne moisit jamais. Voici la portion pour trois chasseurs :

1 tasse de farine tamisée;
1/4 de cuillerée à thé de sel;
1/2 cuillerée à thé de poudre à pâte (levure);
3 cuillerées à soupe de graisse de porc-épic fondue (ou bien d'huile de tournesol);
1/3 de tasse d'eau (la tasse, c'est 1/4 de litre);
1/4 de tasse d'huile à cuire (huile à friture).

Mélangez les composants à sec. Incorporez la graisse de porc-épic ou l'huile de tournesol. Mélangez à l'eau et pétrissez. Faites chauffer l'huile dans une poêle et posez-y la pâte obtenue en forme de galette. Faites dorer. On peut ajouter des raisins secs ou des airelles.

Servez chaud ou froid.

Hors-d'œuvre ou petites bouchées.

Gigo wawanons ou saumon aux œufs de saumon;
1/3 de livre de filet de saumon fumé finement tranché;
6 onces de caviar rouge canadien;
2 têtes d'ail des bois ou d'échalotes hachées fin;
Des petits pains de bannique.

Étendez le saumon et le caviar sur le pakwejigan. Recouvrez avec l'ail ou l'échalote hachés très fin. Coupez en fines lamelles et servez directement.

Soupe de moutarde sauvage au poisson (pagwadji-mitig-nabo)
(pour 8 personnes)

1 grosse pomme de terre pelée et coupée en quatre;
4 grosses têtes d'ail des bois (ou 1 gros oignon);
1 litre et demi d'eau (1 pinte et demie);
6 grains de poivre noir rond;
1 livre de feuilles de moutarde noire sauvage;
24 onces de poisson à chair blanche et fine;
10 feuilles de menthe fraîche, lavées;
2 cuillerées à thé de sel de tussilage (feuilles brûlées).

Mettez la pomme de terre, l'ail, l'eau, le poivre

dans une grande casserole et amenez à ébullition. Puis réduisez la chaleur et laissez mijoter 1 petite heure. Réduisez la pomme de terre en purée. Ajoutez le poisson et laissez cuire 10 mn. Ajoutez les feuilles de moutarde en brassant, puis la menthe et le sel. Laissez mijoter 5 mn.

On peut servir tel quel ou alors faire un bouillon fin en passant l'ensemble au tamis.

Six-pâtes de gibier (pag waddjawessi)

C'est le plus ancien plat de la cuisine indo-canadienne ou canado-indienne. Les cuisinières du lac Saint-Jean y ajoutent, paraît-il, des pommes de terre.

2 lièvres désossés;

2 grosses perdrix désossées;

1 livre et demie de viande de chevreuil ou d'orignal coupée en dés de 2 ou 3 cm;

1 livre de castor en dés;

2 canards sauvages désossés;

1 gros lapin désossé;

Clous de girofle, cannelle, sel, poivre, ail des bois, échalotes.

Il faut un grand chaudron métallique dont on graisse les parois et le fond.

Faites une grande pâte à tarte (maïs ou froment au choix), puis couvrez-en le fond et les parois du chaudron en laissant déborder.

Rangez les lièvres au fond en cercle, en laissant vide le centre. Couvrez d'un cercle de pâte. Disposez ensuite toutes les viandes en cercles alternés de pâte. Remplissez d'eau le trou ainsi formé en dessous du dernier cercle de pâte. Ajoutez les clous de girofle, la

cannelle, etc. Couvrez de pâte et mettez au four à cuire 8 h à feu doux. A la dernière heure de cuisson, faites un trou d'environ 6 cm de diamètre.

En principe, la croûte doit être croustillante et feuilletée. Le parfum des viandes se marie divinement.

On peut remplacer les viandes de la forêt par du poulet, du bœuf, du veau, du porc, mais évidemment cela n'a pas la même saveur.

Œufs brouillés au saumon (wanan-bigoshka)

5 œufs de canard ou 20 œufs de tortue;
1/2 cuillerée à thé de poivre;
1/4 de tasse de salade hachée fin (pissenlit ou moutarde);
3 cuillerées à soupe de beurre;
3/4 de livre de saumon fumé, tranché en fines languettes;

Battez les œufs avec le poivre et la salade.

Faites fondre le beurre à la poêle. Posez les languettes de saumon. Ajoutez les œufs. Remuez durant la cuisson.

Se sert avec des racines de nénuphars grillées ou des racines de roseaux.

Gibelotte assiniwi (kinigawissin)

1/2 livre de bacon en petits dés;
1 gros piment vert en dés;
3 cuillerées à soupe de beurre;
1/2 concombre en dés;
2 oignons en tranches ou 10 têtes d'ail des bois;

16 onces de pois verts frais cuits;
16 onces de maïs en grains;
16 onces de tomates écrasées;
1 tasse de purée de pommes de terre;
1 tranche de bannique grillée par invité;
Sel et poivre.

Faites frire le bacon dans le beurre avec les piments, le concombre, les oignons ou l'ail.

Lorsque tout est bien tendre, ajoutez les pois, le maïs, les tomates, la purée. Salez, poivrez, ajoutez la bannique quand le plat est presque chaud à point.

D'une certaine façon, cette recette descend de la rude *sagamité.*

Fruits de mer à la mic-mac (mic-mac dagonigade)
(pour 8 invités)

3 douzaines de bigorneaux;
3 douzaines d'huîtres non ouvertes;
3 douzaines de moules idem;
3 douzaines de palourdes idem;
8 épis de maïs;
8 pommes de terre nouvelles non épluchées;
8 petits homards verts de 1 livre et demie;
3 pintes d'eau salée à 3 cuillerées à soupe de sel de mer;
12 onces de vin de pissenlit que l'on peut agréablement remplacer par du vin blanc.

Nettoyez soigneusement les coquillages. Placez les huîtres dans le fond d'un grand chaudron. Ajoutez 4 homards et 4 épis de maïs, puis les 8 pommes de terre, les 4 autres homards et les 4 épis de maïs. Ajoutez les bigorneaux, les moules, les palourdes. Videz l'eau salée, couvrez et assurez avec de la pâte à

tarte autour du couvercle. Amenez à ébullition pendant 3 mn. Faites ensuite mijoter 2 h à feu doux. Si vous êtes au bord de la mer, remplacez l'eau salée par l'eau de mer.

Noix à l'érable (pagan-wiiagiminan)

8 onces de sucre d'érable râpé;
6 onces d'eau;
4 onces de noisettes grossièrement écrasées;
3 onces de noix ou bien de glands;
14 onces de prunes sauvages ou domestiques, séchées, dénoyautées.

Mettez le sucre d'érable dans l'eau. Chauffez doucement. Quand le sirop est bien onctueux, retirez du feu, jetez les noix et enrobez-les bien, puis alternativement les noisettes, les prunes. Bien mélanger. Retirez les fruits un à un avec une petite écumoire.

Une fois refroidis, ils constituent des bonbons délicieux dont se régalaient les petits élèves des sœurs de Québec dès le XVII[e] siècle.

Vin de pissenlit (mashkossiw-nabo)

Ceci est une recette plus particulièrement iroquoise. Les Canadiens ne paraissent pas l'avoir adoptée.

Au printemps, les femmes font la récolte des jeunes feuilles de pissenlit, puis se réunissent pour mâcher soigneusement les feuilles qu'elles crachent dans un grand pot de terre cuite. La salive aidant, la fermentation s'opère en deux mois. Il suffit de filtrer avant de boire. Ce « vin » pèse rarement plus de 6 degrés. Il

suffisait pourtant à créer l'ambiance lors des grandes fêtes du maïs dans les tribus iroquoises.

Le p'tit-caribou (ashkote-nibish)

40 onces d'alcool blanc;
40 onces de sherry, de porto ou de brandevin.

Mélangez bien les deux parties, versez-les dans une cruche et gardez au frais.

Sur le plan de « l'efficacité », cela vaut le pineau des Charentes. C'est la recette de l'eau-de-vie de traite.

Truite dans la glaise (namegoss)

1 belle truite fraîchement pêchée;
Thym, sel de tussilage;
Terre glaise.

Ne videz pas la truite, gardez la tête. Tenez la bête serrée au niveau des branchies et pincez l'abdomen entre le pouce et l'index en descendant vers l'anus pour faire sortir ce qui n'est pas comestible. Salez légèrement, ajoutez un peu de thym en poudre ou bien en branche. Enveloppez soigneusement dans la glaise, de façon que l'on ne voie plus un morceau du poisson. Glissez le « pain » ainsi obtenu dans un feu de braises durant 2 h.

Ensuite, brisez la terre sur un côté et mangez dans la partie intacte comme dans un plat.

L'ours en cube (makwassiniwi)

3 livres de fesse d'ours coupée en petits cubes;

3/4 de cuillerée à thé de sel de mer ou de tussilage;
3/4 de cuillerée à thé de poivre;
1 cuillerée à soupe de coriandre;
1 cuillerée à soupe de cumin;
1 tasse d'ail des bois ou d'échalotes coupées fin;
1 cuillerée à soupe de sucre d'érable;
1/4 de tasse de sauce de soja;
Un peu de gingembre frais;
1/4 de tasse de jus de citron ou de feuilles d'oseille écrasées pour en tirer le jus.

Mettez les cubes de fesse d'ours dans un poêlon bas. Mélangez bien les ingrédients et versez sur la viande. Laissez mariner de 4 à 6 h.

Égoûttez, conservez la marinade. Mettez les cubes de viande sur le grill sans qu'ils se touchent et posez le tout à au moins dix centimètres des braises. Grillez 5 mn, puis arrosez. De 5 mn en 5 mn, recommencez. La viande doit être bien cuite et croustillante.

A défaut de fesse d'ours, on peut évidemment prendre de la fesse de bœuf. La recette y perd énormément...

RENDEZ-VOUS À LA TAVERNE

Ce bref exposé montre à l'évidence que les habitants de la Nouvelle-France ne s'ennuient ni à table ni au feu de camp, pour peu que l'aventure leur en laisse le loisir.

Ils savent boire aussi. A Québec, par exemple, les explorateurs, comme les coureurs des bois ou les officiers affectés à des postes lointains, se retrouvent

traditionnellement dans les tavernes de la basse ville pour fêter leur départ après avoir fait leur testament, autre tradition née d'une pénible expérience.

On ne compte pas moins de quinze auberges avouées, c'est-à-dire d'établissements importants qui n'ont rien à voir avec d'ordinaires « bouchons » de port. Leurs noms sont prometteurs ou édifiants : *Au Roi David, Le Lion d'or, Aux Trois Pigeons, Le Signe de la Croix, Le Castor Gras*, etc.

Là, tandis que les innombrables canots chargés de ballots de traite attendent la débâcle des glaces, chaque soir se réunissent les hommes les plus vigoureux, les plus résistants, les plus sauvages aussi, Indiens et Canadiens mêlés. Avant des mois et parfois des années d'efforts difficilement imaginables, pendant lesquels ils seront à des milliers de kilomètres de tout « réchauffement de cœur », ils prennent ensemble la dernière « malle » et la dernière « musette », on dit aussi « saoulerie »; la taverne est un tableau brutal et coloré qui pourrait inspirer un maître flamand.

Le gouverneur n'aime pas y voir les Indiens. L'alcool les rend fous. Ce ne sont cependant pas des « sauvaiges », ce sont des compagnons de route, liés à la vie, à la mort, à l'aventure commune depuis tant d'années ! Alors, tout se règle entre épaules carrées, membres musculeux, dans l'ombre de la ville basse, et foin des exempts[1] !

Tous ces gaillards, peu soucieux du grade mais infiniment respectueux de la valeur, font mieux que se connaître, ils se « scavent », tous, à l'échelle d'un

1. C'est dans une rixe de ce genre que le dernier baron de Saint-Cartin fut tué.

continent, partageant, de hasard en surprise, des secrets dérisoires ou extraordinaires.

LA MODE EN MOCASSINS

Soir après soir, guettant le dégel, les groupes se forment et brusquement s'animent à l'arrivée d'un compagnon qui agite bien haut son congé de traite sous les acclamations.

Tous les costumes sont réunis : basins et souliers à boucles des artisans citadins, vêtements militaires des troupes réglées de la garnison qui pourraient faire croire que l'on est à Denain ou à Bar-le-Duc, costumes de coureurs, de « traitants » en peau d'orignal, dos doublé et manches à franges, brodées, incrustées de dents, de perles, mitasses, mocassins souples comme des gants de filles, ceintures criardes où pendent de grands couteaux, sacoche pour le briquet, la réserve de pierres à fusil.

Les Canadiens ont toujours une chemise sur la peau. Sur la tête, ils portent une tuque rouge (grand bonnet) quand ils travaillent à la ferme ou quand ils chassent pour se faire voir et éviter l'accident stupide. A la guerre ou à la découverte, ils portent un bonnet rond de castor, avec une queue de renard.

Jamais frileux, les Indiens mettent leur veste à même la peau. Dans leurs cheveux noirs, tressés ou taillés à la mode de leur clan, ils ont des plumes. Ils ne consentent à se couvrir la tête qu'au plus fort du froid.

Sur toutes les épaules, une « couverte » de laine, de feutre ou de cuir, toujours décorée. Cette habi-

tude spécifiquement indienne est adoptée par tous. Les Canadiens ne portent pas l'anorak, pourtant si pratique, des Esquimaux ou des Cris du Nord.

Avec la couverte, ils savent tout faire : abri, brancard, sac de couchage, rempart (une couverte attachée « molle » à deux piquets protège parfaitement des balles adverses qui n'ont pas encore atteint une haute vitesse initiale). Les traiteurs s'en servent aussi pour faire des signaux de fumée ou bien un linceul.

Toute la journée, c'est un va-et-vient constant entre les magasins des négociants et les quais bas où butent les canots. Les élégantes de la haute ville viennent les voir de loin, habillées, pensent-elles, selon la dernière mode de la cour. Les autres femmes sont plus modestes. Comme leurs sœurs de la campagne, qu'elles soient de Trois-Rivières, de Batiscan ou bien de Touraine, pour un même travail de paysannes, elles sont vêtues de façon à peu près semblable et ne s'apprêtent un peu que pour la messe ou bien la fête. De toute façon, sous le capot de laine des longs temps froids, on ne voit guère leurs beaux habits.

EN TENUE CAMOUFLÉE

Obligés de s'adapter à un climat et à des distances inconnues, les Canadiens se spécialisent très vite dans la confection de vêtements adéquats pour la chasse comme pour la guerre. Les premiers, ils inventent la tenue camouflée.

En 1666, la première campagne du régiment de Carignan-Sallières contre les Iroquois est un fiasco. Le soulier à boucle, le bas serré, les culottes blanches à la française, la veste piquée et le tricorne ne

résistent pas à 150 km en territoire forestier indien. Bien que n'ayant rencontré aucun adversaire, les soldats reviennent en piteux état, pour ne pas dire plus.

Après de longues « parlotes » avec ses concitoyens, Charles Le Moyne propose de changer l'uniforme du fameux régiment. Il est « obéi en tous poincts » par les officiers du marquis de Tracy. Talon réussit à fournir le matériel en moins de six mois.

La troupe est dorénavant vêtue d'un justaucorps de drap brun à boutons d'étoffe, cravate jaune clair, « couverte » jaune clair rayée de brun, ceinture de laine de couleur, à frange, toque de fourrure, mitasses, mocassins en peau de daim. La poire à poudre est suspendue à un cordon rougeâtre. De plus, chaque soldat reçoit une hache et une paire de raquettes qu'on lui apprend à attacher sur le dos avec son sac.

Grâce à cette tenue qui les rend à peu près invisibles sous les halliers de la forêt sans limites, les soldats, qui ne sont pourtant pas encore entraînés à la guerre indienne, surprennent de nombreux partis iroquois.

Beaucoup plus tard, nos états-majors inventeront des finesses dans le genre pantalon garance ou tenue bleu horizon, sans se douter le moins du monde que, grâce à l'imagination de colons canadiens, le 47e régiment d'infanterie[1] se battit avec succès en tenue camouflée au XVIIe siècle.

C'est à cause de leur costume que les Anglais,

1. Réformé en France sous son nom, il devient Lorraine-Infanterie en 1766. Aujourd'hui 47e R.I.

malgré leur nombre et une indiscutable valeur personnelle, n'arrivent pas à pénétrer sérieusement le continent américain. Pendant plus d'un siècle, et en dépit de graves différends souvent religieux avec la mère patrie, ils demeureront fidèles au costume porté à Londres, à Glasgow, aussi empêtrés et maladroits que les hommes du marquis de Tracy à leur première équipée.

Dans leur histoire, on ne comptera pas cent Anglais capables de monter dans un canot d'écorce. Dans le pire des cas, les laboureurs vont jusqu'aux galoches qu'ils s'empressent d'ôter retour des champs.

On peut dire que l'exploration du continent américain est liée à une question de mode vestimentaire.

12/ Robin des Bois contre Wall Street

En paix, donc, les Français d'Amérique s'élancent dans toutes les directions, comme si les efforts consentis jusque-là avaient eu pour but de fabriquer une bombe qui explose à l'orée du XVIII^e siècle.

De 1710 à 1744, le commerce des colonies avec la métropole passe de 25 millions de livres par an à 150 millions de livres sans dévaluation notable. Un tiers vient du commerce avec la Nouvelle-France, les deux autres du commerce avec les Antilles (dont plus de la moitié grâce au trafic d'esclaves).

L'AMÉRIQUE EST FRANÇAISE

Au milieu du XVIII^e siècle, tandis que les colonies anglaises comptent 1 500 000 habitants, il n'y en a que 70 000 dans la Louisiane et la Nouvelle-France. Sauf dans le Nord, en Acadie et au sud du lac Champlain, où, depuis le début, la situation est tendue, les Français n'ont pas de contacts avec les autres Européens. Ils ont beau

pousser en tous sens, ils ne rencontrent jamais que des Indiens et d'immenses déserts.

La pénétration anglaise, elle, n'atteint pas 200 km dans le meilleur des cas, en Virginie et Caroline du Nord. Ailleurs, beaucoup moins : à New York, à peine 100 km; dans le Maine actuel, 50. En revanche, les Anglais possèdent toute la côte de la Floride au cap Breton.

L'immensité américaine

La jeunesse qui peuple à ce moment la Nouvelle-France est un chef-d'œuvre collectif de hardiesse, d'adaptation... et d'égoïsme agressif.

Par petits groupes souvent familiaux, accompagnés de « leurs » Indiens — une horreur pour les Britanniques —, ils avancent, constituent des réseaux de traite, de communications, bâtissent des comptoirs, des forts, ouvrent la terre et amorcent un semblant d'agriculture sur des territoires qu'ils sont les seuls à avoir vus.

Pour eux, l'immensité américaine est un territoire national. Ce qui était simplement la passion de l'aventure pour quelques héros devient un mouvement général, presque une seconde nature. Des centaines, des milliers de Cavelier, de Radisson ou de Hertel sillonnent, découpent l'Amérique, du Mississipi à la baie d'Hudson, de Terre-Neuve aux montagnes Rocheuses. Ces Canadiens n'ont peur de rien, surtout pas des distances. Le curé de Biloxi, en Louisiane, signe les certificats de baptême ainsi : « Dubost, curé de Biloxi, diocèse de Québec... » A 3 500 km de là, en canot et à pied, bien sûr. Quant au curé de Mobile, il fait trois fois le voyage en sept ans pour

discuter de ses problèmes avec son évêque. Sur l'actuel territoire des États-Unis, il n'y a pas moins de 4 000 noms de villes, de villages ou de hauts lieux-dits français. Presque autant seront traduits en anglais après la conquête.

Les rêves de La Vérendrye

En 1726, Gautier de La Vérendrye, un quadragénaire de Trois-Rivières, reprend la grande idée de Verrazano et de Cartier : découvrir la mer de l'Ouest. Cathay et Cipangu sont de nouveau à l'honneur. Il est si convaincant qu'il trouve des commanditaires et un vague appui du côté de la cour. Avec ses fils, ses neveux, un frère, il va marcher vers l'ouest durant dix-sept ans. Interrompant son inlassable voyage par des retours à Québec et à Montréal, pour rassurer ses créanciers, se justifier d'accusations monstrueuses, trouver encore des fonds.

Pour avancer toujours plus loin, il plante du blé au printemps, attend la récolte et poursuit sa route comme le fit Hannon pour son périple africain, cinq siècles avant Jésus-Christ. Les Indiens n'en reviennent pas. Il est le premier à découvrir les Mandanes, des Indiens si blancs qu'ils paraissent livides sous leurs cheveux roux. Ils ont presque tous les yeux bleus.

Le premier, il parvient aux Rocheuses. Son fils Louis-Joseph atteint les monts Big Horn. Il se baigne dans les eaux de la Queen River, l'affluent majeur du Colorado qui se jette dans le golfe de Californie et voit aussi la rivière du Serpent, un affluent de la Columbia qui rejoint le Pacifique à la hauteur de

Portland. On ne sait pas très bien pourquoi il n'a pas descendu ces rivières qui le mettaient à moins de quinze jours de canot de l'Océan.

A son retour, La Vérendrye est jeté en prison. Pour dettes. Avant sa mort, le 5 décembre 1749, il sera enfin réhabilité et décoré de la croix de Saint-Louis. Heureux, comblé, il tendra la médaille à ses fils en s'écriant : « Voyez que l'on ne travaille pas en vain pour la gloire du roi ! » Il laissera pour vingt ans de dettes en héritage.

Marcher, marcher encore

Vers 1740, il n'y a vraiment que les infirmes et quelques fonctionnaires royaux pour ne pas avoir à leur actif deux ou trois courses. Tout le monde veut plus ou moins « taster de la traicte » ou bien « voyaiger à la descouverte ». Que ce soit pour la gloire ou le gain, la peine est la même, il n'y a pas de course de luxe, seulement des grandes ou des petites.

Partir en course, c'est marcher des centaines de kilomètres dans la forêt à peu près vierge ou la prairie avec de l'herbe jusqu'au ventre. Il faut porter le canot parfois sur une grande distance entre deux cours d'eau, refaire cinq fois, dix fois l'aller et retour pour transporter le fret, pagayer tout le jour en évitant les souches ou les glaces selon la saison et toujours les remous aspirants. Durant des semaines, des mois, allumer un feu par tous les temps. Dormir dehors son temps de repos, sous la garde de compagnons qui se relaient. Il faut veiller aux pillards, aux clans hostiles, ou tout simplement à l'ours dont on a sans le savoir dérangé les habitudes. Ce n'est pas le moindre des ennemis.

Il faut aussi résister à la famine, car, dans l'immense nature remplie de gibier, le gibier manque souvent.

Il est plus facile de pêcher. Mais, de l'avis général, la chair de poisson ne tient pas au corps, sauf lorsqu'elle est fumée. Comme on n'a évidemment pas le temps de s'attarder à de telles prouesses culinaires, on en revient à la méthode indienne : se gaver quand un caribou ou un orignal étourdi croise la route. En période de migration, oies et canards tombent facilement, encore qu'il faille les tuer « à balle », un sport qui n'est pas à la portée du premier venu.

En dernier ressort, tant que la neige ne recouvre pas le pays, c'est encore au porc-épic que la plupart des voyageurs dans l'épreuve doivent la vie. Ce malheureux rongeur, assez lent, facile à tuer avec une pierre ou un gourdin, fournit deux bons kilos de viande fine et autant de graisse. On peut toujours en garder les piquants et les longs poils dont les Indiens font des broderies et des appliques pour décorer leurs vestes. Sur leur traîne ou dans leur sacoche, même au pire de la famine, ils gardent précieusement une couenne de lard avec laquelle ils se graissent les fesses et l'intérieur des cuisses, là où naissent les crevasses les plus douloureuses.

De tous les grands errants, les Canadiens sont les premiers et sans doute les seuls à pouvoir déterminer le point de non-retour avant l'hiver. Les Indiens qui les accompagnent en course, cousins, beaux-frères ou simplement guerriers alliés, tiennent cette qualité pour magique et conçoivent une admiration et un dévouement sans bornes pour ceux qui la possèdent.

On sait que la prévoyance n'est pas la vertu cardinale des voyageurs. Beaucoup marquent les jours en cochant une baguette, d'autres comptent les

journées de marche dans un coin de leur cerveau et décrètent à l'heure dite quand il faut s'arrêter. Un jour, soudain, l'été est encore là. Il fait beau, l'eau est tiède, le gibier foisonne et l'horizon est plein de tentations. Il faut pourtant choisir : faire demi-tour aussitôt ou continuer et hiverner. Revenir trop tard, ne fût-ce que de quelques jours, c'est risquer la mort à quelques lieues de la civilisation. Ainsi meurent gelés les optimistes ou les têtes légères. On les retrouve souvent à la limite des champs, épuisés, vidés.

La grande fraternité de l'hiver

Hiverner, cela veut dire poursuivre son chemin, dans un sens ou dans l'autre, jusqu'à l'endroit le plus propice pour l'édification d'un abri, la chasse et la pêche. Il faut couper le bois de chauffage et l'entasser près de la cabane avant que le gel ne l'ait rendu plus dur que la pierre. Il faut fumer la viande et le poisson, se calfeutrer le mieux possible avant la venue brutale de l'hiver, puis s'armer de patience pour les mois à venir. C'est au cours de ces interminables veillées que s'élaborent les contacts profonds entre Indiens et Canadiens, une fraternité particulière qui ne tient compte ni du clan ou du peuple indien ni de la tradition rurale française. Entre deux tempêtes, on piège un peu, si bien qu'au printemps, on a parfois rassemblé une très belle récolte de fourrures.

Bien des coureurs de bois ou des explorateurs, peu pressés de situer officiellement leurs découvertes ou leurs connaissances, hivernent deux ou trois ans consécutifs avant de revenir vers les missions ou les villes de Nouvelle-France.

A l'aller comme au retour, ils avancent à pied ou en raquettes, du même pas un peu large, infatigable, la main gauche fermée sur la batterie du fusil pour la protéger, la garder tiède et prête à « faire feu », crosse en avant et le canon posé dans la saignée. Cette manière très particulière de voyager armé est une attitude désormais classique que, dans un siècle, les premières photos des derniers coureurs libres nous livreront intacte.

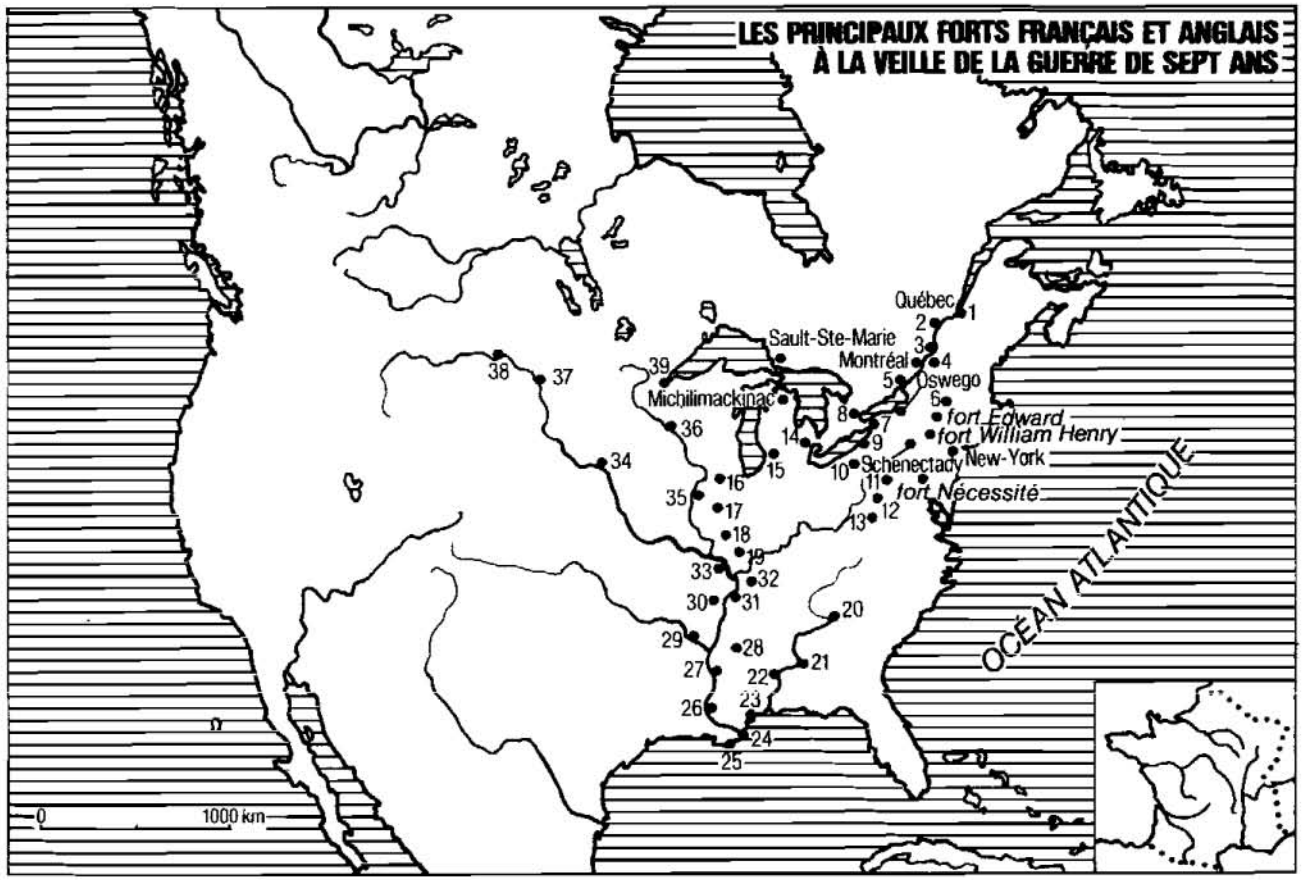
La main droite est toujours libre pour saisir la hache chez les Indiens, le couteau à lame épaisse chez les autres. Ils le lancent avec tant d'adresse et de promptitude que ce n'est une gloire pour aucun de clouer un lièvre au déboulé. Ces découvreurs, coureurs de castors, vont si loin sur leurs canots ou leurs mocassins qu'on trouvera leurs traces partout sur le territoire de l'Amérique du Nord.

Ainsi, de Gaspé à La Nouvelle-Orléans, lacs et fleuves sont parcourus par des centaines de canots, des navires à voiles, des barques plates, un peu imitées des gabares de la Gironde.

Vers 1750, une nation franco-amérindienne est en train de naître sans le savoir.

Marquer ses frontières

Dans le même temps, le gouvernement de Québec assure l'occupation rationnelle du pays. Une vingtaine de forts sont bâtis du Richelieu à la Monongahela pour marquer clairement la frontière de la Nouvelle-Angleterre. Onze autres s'élèvent en Louisiane pour contenir les indigènes hostiles comme les Espagnols de Floride ou du Mexique, et une vingtaine, de l'Arkansas jusqu'à la source du Mississipi.


LES PRINCIPAUX FORTS FRANÇAIS ET ANGLAIS
À LA VEILLE DE LA GUERRE DE SEPT ANS
Québec
Sault-Ste-Marie
Montréal
Oswego
Michilimackinac
fort Edward
fort William Henry
Schenectady
New-York
fort Nécessité
OCÉAN ATLANTIQUE
0
1000 km

Liste des principaux forts français à la déclaration de la guerre de Sept Ans

1 Québec.
2 Trois Rivières.
3 Montréal.
4 Fort Chambly.
5 Fort Frontenac.
6 Fort Carillon.
7 Fort Niagara.
8 Fort Rouillé (Toronto).
9 Fort Presqu'île.
10 Fort Lebœuf.
11 Fort Machaut.
12 Fort Venango.
13 Fort Duquesne (Pittsburg)
14 Détroit.
15 Fort Miami.
16 Fort Saint Louis.
17 Fort Quiatanon.
18 Fort Terre-Haute.
19 Fort Vincennes.
20 Fort Tombecbé.
21 Fort Saint Louis.
22 Fort Maurepas (Mobile).
23 Biloxi.
24 Détour des Anglais.
25 Nouvelle Orléans.
26 Fort Pointe Coupée.
27 Fort des Yazous.
28 Porte des Arkansas.
30 Fort Sainte Geneviève.
31 Fort des Kaskakias.
32 Fort de Chartres.
33 Fort Cahochas.
34 Fort d'Orléans.
35 Fort Crèvecœur.
36 Fort Saint Louis.
37 Prairie du Chien.
38 Fort Beauharnois.
39 Fort Chegouamigon.

Ces forts ne sont pas de simples enclos de pieux, mais de solides fortifications habitées par une garnison mixte, comportant chapelle, magasins de traite, infirmerie, etc.

Les forts des Grands Lacs existent toujours. Ils sont devenus des villages ou même des villes comme Michillimakinac, Sault-Sainte-Marie, Toronto, Detroit.

L'Amérique anglaise est divisée du nord au sud en 13 colonies. Un chiffre qui prouve au moins que les futurs Américains ne sont pas superstitieux. Leurs descendants inventeront pourtant les hôtels sans chambre 13, mais avec une 12 *bis*. Ces colonies sont aussi prospères que populeuses, particulièrement la Virginie qui possède alors le quasi-monopole du tabac avec le Maryland.

C'est justement de ces Virginiens, les premiers milliardaires du Nouveau Monde, que les ennuis vont naître. Certains d'entre eux se mettent en tête de revendiquer tous les territoires de l'Ouest où ils n'ont jamais mis les pieds, mieux, de les vendre en spéculant, bien entendu.

Profitant des trous immenses laissés par l'occupation canadienne, ils s'avancent jusqu'à l'Ohio, tandis que leurs collègues de New York, animés d'un même élan, fondent le fort d'Oswego, sur la rive sud du lac Ontario. Dans ce magnifique poste de traite, les *facteurs* britanniques s'empressent de « casser » les prix si bien qu'une quantité d'Indiens, par ailleurs alliés des Français, y viennent pour faire de bonnes affaires ou, plutôt, de moins mauvaises. Avant sa chute, le fort d'Oswego drainera près de 20 % des fourrures de l'Amérique du Nord.

Les Français sont un peu interloqués, mais Versailles refuse de rompre la paix. Ordre est donné de

négocier, ce que les Canadiens comprennent en construisant quelques forts supplémentaires, en particulier le fort Duquesne, à l'emplacement actuel de Pittsburg.

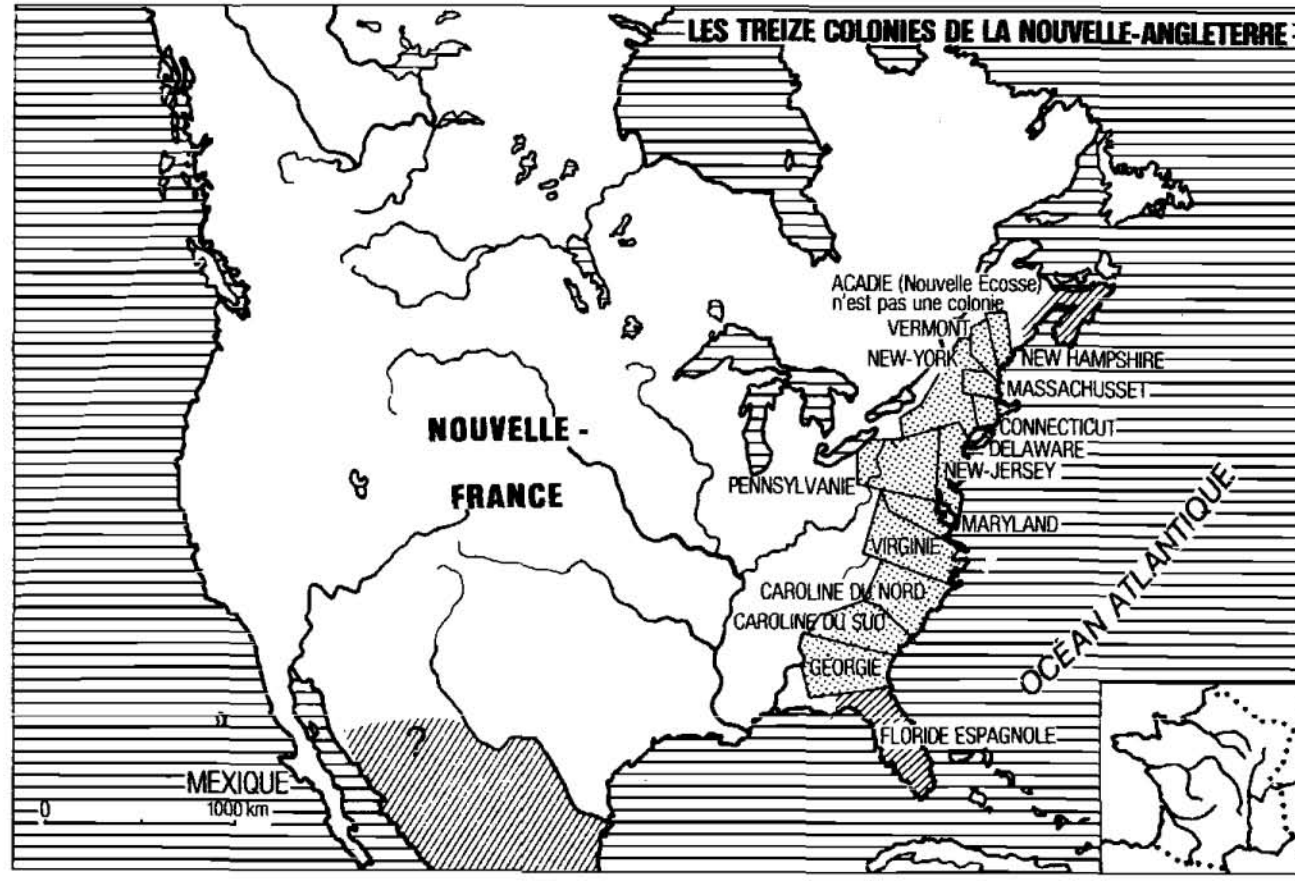
Le défi américain

C'est tout près de là qu'en 1754, Joseph de Jumonville, un plénipotentiaire protégé en principe par ce qu'il est alors convenu d'appeler le « droit des gens », tombe dans une embuscade tendue par des Virginiens sous la conduite du plus grand d'entre eux : George Washington.

Le frère de Jumonville arrive quatre jours plus tard au fort Duquesne. Il y découvre les cadavres de son frère et de ses six compagnons scalpés, sans sépulture et déjà à moitié dévorés par les loups et les charognards. Il se lance alors à la poursuite des « Américains » qu'il retrouve au fort Necessity, près de Farmington en Pennsylvanie. Après leur avoir tué une centaine d'hommes, il les oblige à signer un traité dans lequel Washington reconnaît avoir assassiné Jumonville.

Les Virginiens ne respectent aucune des clauses de ce traité. Les Anglais ont inauguré en 1756 la guerre de Sept Ans, qui d'ailleurs en durera neuf. Ils sont donc désormais les ennemis des Français. Malgré la défaite du fort Necessity, ils ont de quoi être satisfaits. Puisque le sang a coulé, n'est-ce pas la meilleure preuve que le pays leur appartient ? Ils créent aussitôt plusieurs sociétés, tant d'exploitation qu'immobilières à la cotation tout de suite flatteuse.

En même temps, sur l'initiative d'Arthur Dobbs, gouverneur de Caroline du Nord, la presse coloniale


LES TREIZE COLONIES DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE
ACADIE (Nouvelle Ecosse)
n'est pas une colonie
VERMONT
NEW-YORK
NEW HAMPSHIRE
MASSACHUSSET
CONNECTICUT
DELAWARE
NEW-JERSEY
PENNSYLVANIE
MARYLAND
VIRGINIE
CAROLINE DU NORD
CAROLINE DU SUD
GEORGIE
FLORIDE ESPAGNOLE
NOUVELLE -
FRANCE
MEXIQUE
0
1000 km
OCÉAN ATLANTIQUE

américaine, déjà très importante, entame une incroyable campagne de dénigrement contre le Canada.

Les Américains ayant envahi une notable partie de la Nouvelle-France et s'intéressant à l'autre, il est normal qu'ils se mettent aussitôt à hurler au voleur. Ils n'ont pas inventé la méthode et les imitateurs ne leur manqueront pas.

Tous les jours, le *Maryland Gazette,* le *New York Mercury,* la *Pennsylvania Gazette, The Boston New Letter,* etc., publient des articles « sérieux » révélant l'inanité du Canada, la folie de l'idée même de Nouvelle-France, la catastrophe économique que représente son existence, la sauvagerie de sa population, le danger qu'il y a de vivre à côté des fous sanguinaires qui y habitent. Toutes ces honnêtes informations sont objectivement recueillies par *Le Mercure* de La Haye, puis amplifiées par une grande partie de l'intelligentsia française. Nous sommes au temps des bons Hurons et de l'Amérique assimilée à quatre arpents de neige.

La tension monte

En 1755, la flotte anglaise s'empare un peu partout de nos navires isolés. Sur terre, le major général Edouard Braddock fonce de nouveau sur le fort Duquesne. Il franchit la Monongahela, à quatre lieues de son objectif, avec 1 500 soldats réguliers, un lourd parc d'artillerie et une quantité d'auxiliaires chargés d'assurer la maintenance.

Prévenus par un coureur des bois, les Canadiens décident de se porter au-devant de l'ennemi avant qu'il n'ait pu déployer sa terrible artillerie. Tout ce

qui peut marcher quitte les remparts : 72 soldats de marine, 146 miliciens et environ 600 Indiens dont la moitié « ramassés » en route.

Avec ses 250 grenadiers d'élite, l'avant-garde anglaise forme un bloc. Dès la troisième décharge, Beaujeu, le chef des Canadiens, est tué. Dumas le remplace et lance le fameux cri de Hertel : « Chacun son arbre. » Miliciens et Indiens disparaissent aussitôt. Les soldats de marine qui restent reculent en ordre, en faisant des feux de pelotons.

Une grêle de coups commence de s'abattre sur les troupes en mouvement. Incapables de manœuvrer dans les bois et de comprendre la guerre à l'indienne, les redoutables soldats de l'armée la mieux entraînée du monde se font hacher. Au soir, ils ont 977 morts ou blessés demeurés sur le terrain; les Franco-Indiens, 23 tués et 16 blessés. Le général Braddock est parmi les morts. On retrouve dans ses papiers le plan général d'invasion de la Nouvelle-France.

Les Français récupèrent plus de 1 000 fusils, 13 canons dont certains ont été démontés du *Norwich*, un puissant navire de guerre en escale près de New York. Dans le butin, on compte plus de 500 têtes de bétail destinées à l'alimentation de l'armée anglaise.

En Acadie, les Anglais menacent de mort ou d'esclavage les habitants qui ne prendront pas les armes contre les Canadiens. Entre le lac Champlain et l'Ontario, le baron de Dieskau, récemment arrivé, s'essaie à la haute stratégie. Cet élève préféré de Maurice de Saxe et le colonel Johnson font assaut de finesse durant l'été 1755. Le baron allemand tombe de haut en découvrant que les effrayants Indiens se refusent absolument à charger devant des canons dont ils ont grand-peur. Quant au distingué colonel anglais, il ne réussit pas à faire marcher au pas les

milices coloniales. Les deux éminents stratèges se trouvent privés des trois quarts de leurs moyens. Ils courent comme des égarés d'un bout à l'autre d'un territoire où vont bientôt s'élever les forts William Henry, Carillon, Edward...

Les Français tuent 191 Anglais, les Anglais 122 Français et « assimilés ». Il y a 60 disparus chez les Britanniques. Dans les deux camps, personne ne cherche à approfondir ce problème, de crainte d'arriver tout contre les chaudières des « alliés ». Un fait doit pourtant être noté : le baron de Dieskau, blessé comme un sergent, est fait prisonnier. Les Anglais l'expédient en Europe. Il ira se faire soigner à Bath et, deux ans plus tard, mourra à Suresnes, dans les futurs Hauts-de-Seine.

Pendant l'automne et l'hiver, les colonies anglaises vivent en enfer.

Exaspérés par cette guerre qui porte le nom de paix, par ces assauts continuels, les Canadiens passent à l'offensive selon leurs critères.

En France, on s'empresse de construire des navires pour compenser les captures anglaises. On s'étourdit de rapports et de conférences au Conseil royal. Dans l'Amérique française (comment pourrait-elle s'appeler autrement ?), Indiens et Canadiens s'en donnent à cœur joie. Plus de cent petits commandos de super-guerriers attaquent, harcellent, incendient. Ils traversent plus de la moitié de la Pennsylvanie, de l'État de New York et de la Caroline du Nord. Des bandes se manifestent aussi au Maryland, en Virginie.

Ces hommes des bois ne sont rien moins que commodes. Avouons que bien des têtes scalpées ne le sont pas de main indienne. Les Canadiens deviennent les Iroquois d'un continent. Comme eux, ils

sont invincibles, mais s'épuisent forcément de leurs victoires.

Pour tout arranger, des groupes partent de Louisiane, parcourent allégrement 1 000 km pour incendier quelques fermes en Géorgie, en Caroline du Sud.

La guerre inévitable

Dans les colonies anglaises, c'est la panique — une panique largement développée par la presse. Les Américains sont en avance de près d'un siècle sur les Canadiens. Ils savent déjà manier à la perfection les rouages de la démocratie, alors que leurs ennemis ont reculé d'autant en s'indianisant.

Les Canadiens s'amusent des exagérations sanglotantes de la presse américaine. Les Américains, eux, surveillent de près les cours de la Bourse.

D'un côté, on rêve un peu à Robin des Bois; de l'autre, on pense surtout à Wall Street. Il n'y a que les Anglais pour s'imaginer qu'ils ont toujours le pouvoir.

La presse continue sa pression contre les Canadiens. En fait, s'ils tuent peu de monde en regard des forces en présence, ils réussissent à interrompre une notable partie du commerce. L'énorme chœur des jérémiades s'explique... En France, Louis XV ne s'intéresse qu'à une victoire sur le continent. Un champ de bataille en Allemagne vaut plus que toute l'Amérique réunie. Assommée de réclamations, la cour de Versailles finit par envoyer 1 500 soldats en Nouvelle-France. Les Anglais en expédient 3 000... Alors, les journaux américains peuvent crier à la provocation. A la tête des renforts, Montcalm débar-

que au cap Tourmente et gagne Québec par terre. Nous sommes le 13 mai 1756.

Le 17 mai, les Anglais se décident enfin à déclarer une guerre qu'ils ont commencée deux ans plus tôt. Ils se sont emparés de 800 navires français et de leurs équipages. L'épopée canadienne ne s'en relèvera pas.

13/ La victoire perdue

Avec Montcalm, arrivent, outre le typhus, une administration militaire et une cour d'officiers poudrés qui vont en quatre ans transformer une réelle situation de victoire en abandon total.

UN GÉNÉRAL QUI VIENT DE FRANCE

Dès le premier jour, Montcalm décrète qu'il n'y a rien à sauver, que la cause est perdue. Il ne pense et ne parle que du peu qu'il connaît sur les troupes réglées, soit environ 3 500 hommes. Il tient les troupes de la marine pour suspectes et les milices canadiennes pour rien du tout.

Ses officiers écrivent rapports sur rapports défavorables aux Canadiens et à leurs chefs. Peut-on imaginer qu'ils vont en guerre sans hôpital, sans camp de base, que leurs « officiers » portent leurs vivres et leur couchage sur le dos comme des sergents ? Trouvent-ils une rivière — et Dieu sait s'il y en a dans ce damné pays — qu'ils la traversent à la

nage ou à gué ! Si l'on intime à ces chiens de porter leurs « vrais » officiers sur l'autre rive, ils ont la malencontreuse habitude de perdre pied au milieu ! Faire la guerre sans draps propres, sans mess, sans domestiques et sans « gens fréquentables » à quelques lieues du champ de bataille, autant y renoncer tout de suite.

Une dizaine d'officiers exigent leur rapatriement. L'année suivante, Montcalm, qui est pourtant de leur bord, doit en renvoyer 9 autres : 5 pour manque de courage, 2 pour vol, 1 pour fabrication de faux, et le dernier pour folie. Il est obligé d'indiquer au ministre qu'il est inutile de lui expédier des officiers sur la simple demande des familles désirant se débarrasser « d'incapables de porter leurs noms ».

Dès la première année, il apparaît que les troupes de France n'acceptent que de faire une campagne d'été. Elles demeureront en garnison le reste du temps. Les troupes de la marine et les milices, elles, se battent toute l'année. Au Canada, on imagine facilement ce que cela signifie. En ville, les officiers français, qui savent qu'ils sont dans une zone où l'avancement est réduit au minimum, se conduisent en pays conquis.

Montcalm déteste ces Canadiens sûrs d'eux et de leurs victoires « déréglées », c'est-à-dire en dehors des règles établies par la bonne vieille guerre européenne. Les Indiens « l'inquiètent du dedans ».

Ce Provençal n'est pas capable d'une passion dévorante comme son compatriote Radisson pour ce pays immense, glacé ou brûlant selon les saisons. S'il ne gagnait pas une fortune à combattre sous ces latitudes, il est certain qu'il rentrerait sans même avertir ses troupes.

Sur une feuille de « papier riche », il inscrit les

noms des compagnies, des bataillons, fait des alinéas en fonction de la valeur qu'il prête à ses officiers, puis part en guerre en oubliant qu'il est à plus de 6 000 km de Versailles et du Conseil où l'on respire la verveine et la lavande.

Il ne voudra jamais savoir que, passé le prochain boqueteau, un Indien peint en guerre ou un trappeur invisible peut tuer, capturer ou mourir, selon les cas. Pour lui, seules comptent les troupes réglées, en uniforme, avec trompettes et tambour. A ce jeu, il est évidemment perdant puisque les Anglais finiront par aligner 50 000 hommes et lui jamais plus de 4 000.

LES ANGLAIS EN DÉROUTE

En février 1756, Vaudreuil, le gouverneur du Canada, expédie 360 Indiens et Canadiens, sous les ordres de Chaussegros de Léry, harceler les Anglais entre Chouagen et Schenectady. Ils y réussissent si bien qu'ils s'emparent du fort Bull, sur le lac Oneida. Ils ne font pas de prisonniers. Les hommes se portent ensuite avec quelques renforts sur Oswego qu'ils coupent de tout contact avec les colonies anglaises.

Au début de l'été, Vaudreuil ruse encore. Il envoie Montcalm à Carillon et masse en secret 3 000 hommes à Frontenac. Avant de partir, Montcalm envoie une dépêche prévoyant l'échec. Le 29 juillet, il se présente tout de même devant Oswego.

Pierre-François Rigaud de Vaudreuil, frère du gouverneur, commande Canadiens et Indiens. Montcalm fait tirer quelques dizaines de coups de canon. Les Canadiens foncent à l'assaut. Une demi-heure après, le fort est pris. Ils capturent 1 700

Anglais, 6 vaisseaux armés, 23 canons, des vivres et des munitions en quantités ainsi que 18 000 livres sterling dans le coffre du commandant. Montcalm envoie une dépêche signalant que l'expédition a coûté 11 862 livres françaises.

Tout l'hiver se passe en petites attaques contre les avant-postes anglais où règne un moral au bord de la déroute. Les troupes de Montcalm demeurent dans leurs garnisons.

Au printemps 1757, Vaudreuil remue son monde, tandis que les Anglais mettent le siège devant Louisbourg. Montcalm réunit ses forces à Carillon : 4 000 réguliers, 2 200 miliciens, 1 800 Indiens. Il faut absolument détruire le fort William Henry. Le 3 août, le fort est encerclé. George Monro, le commandant anglais, refuse de se rendre. Les Canadiens veulent l'assaut. Montcalm leur fait creuser des fossés, établir une route pour amener les canons. Le 6 août, les 8 seuls canons que l'on a pu faire arriver ouvrent le feu. Trois jours plus tard, les Anglais se rendent. Ils sont 2 500.

Les Français acceptent d'accompagner les prisonniers jusqu'à leurs bases arrière pour leur éviter la rencontre des Indiens. En vain. Les troupes alliées tombent sur la colonne des prisonniers et en capturent plus de 600. Après bien des négociations, on pourra en retrouver 400.

Pendant tout l'hiver, Montcalm fait la guerre à outrance... contre Vaudreuil, le gouverneur.

L'ÉTINCELLE DU GÉNIE

Au début de l'été 1758, le major général Aber-

cromby réunit 15 000 hommes au sud du lac du Saint-Sacrement. C'est la plus forte armée que l'on ait jamais vue en Amérique.

Montcalm et son intendant Lévis arrivent à Carillon. Fidèle à ses habitudes, Montcalm déclare que le fort ne vaut rien, qu'il est indéfendable, mais les Anglais et Lévis le forcent à se taire.

Le 5 juillet, les Anglais se mettent en route vers le nord. Dans la journée suivante, le brigadier Howe, très populaire, est tué dans une embuscade. Cela retarde l'avance des Anglais de vingt-quatre heures. Montcalm en profite pour achever les défenses qui lui semblaient faire défaut.

Le 7 au soir, Lévis arrive aux nouvelles fortifications avec 400 Canadiens. Les effectifs de Montcalm sont désormais de 3 600 hommes.

Le 8 juillet, Abercromby fait une rapide inspection. Un espion canadien réussit à le persuader que Montcalm va recevoir 3 000 hommes de renfort. L'Anglais décide d'attaquer. Mais les fusils canadiens font merveille. On se bat « plus loin que midi », et, vers 15 heures, les Anglais sont en déroute.

Ils ont perdu 1 944 hommes dont 1 610 appartenaient aux troupes de ligne. Les Français ont perdu 377 des leurs.

Ce n'est plus une victoire, c'est un triomphe. Alors, Montcalm s'empresse d'envoyer à Versailles un rapport où il dénigre Vaudreuil, les Canadiens et même son fidèle Lévis. Il est clair que sans son génie particulier tout aurait été perdu. Il déclare même froidement qu'il espère avoir quitté le pays l'année suivante. A la cour, personne n'a l'idée de sourciller.

Au début de 1759, une vingtaine de navires de ravitaillement et quelques renforts parviennent à Québec. Entre-temps, Montcalm a falsifié les dépê-

ches du gouverneur de Vaudreuil pour gonfler son importance auprès du ministre de la Marine. Il est allé jusqu'à faire ouvrir le sac scellé qui contenait les rapports et, semble-t-il, en glisser d'autres plus conformes à ses vues. De plus, il a envoyé un officier chargé de salir — le mot est faible — Michel-Jean-Hugues Péan, un Canadien expédié par Vaudreuil. Doreil, l'espion de Montcalm, tentera même de le faire passer pour faussaire et déserteur.

Les plans de Montcalm pour « sauver » la Nouvelle-France consistent à faire exécuter à travers l'Amérique un repli général de l'armée qui ressemble à la célèbre retraite des Dix Mille, et il sauvera ainsi l'honneur de l'armée. Il propose aussi de faire envahir la Caroline par un corps expéditionnaire venu de la métropole.

A la cour, on discute très sérieusement ces époustouflantes suggestions. Alors, l'Anglais Wolfe arrive en face de Québec avec une flotte considérable et 8 500 soldats d'élite. Sur le plan de la tactique, Wolfe est un officier de la même farine que Montcalm. Il commet tant de sottises que bientôt les Canadiens sont sûrs de la victoire.

Tout le monde admet qu'il s'agit du dernier effort britannique. Il suffit de prendre son temps et dans quatre mois l'hiver se chargera des derniers Anglais. L'ambiance est si noire dans les colonies qu'à New York on commence à voir des gens qui vendent leurs propriétés pour une bouchée de pain.

Alors Montcalm, prenant à la lettre le contre-pied de toutes les informations et décisions canadiennes, s'engage dans la bataille avec la moitié de ses forces. Il va s'installer à Batiscan, néglige Québec et laisse les Anglais s'installer.

Quand il donne enfin l'ordre de les déloger, il

envoie charger les Canadiens sans préparation d'artillerie sur des positions parfaitement fortifiées. Résultat : un massacre. Le général se réjouit, car il tient enfin « sa » preuve de la mauvaise qualité des combattants locaux.

DANS LES PLAINES D'ABRAHAM

Jusqu'au 13 septembre, Wolfe fait ravager tous les établissements canadiens, à tel point que les officiers anglais eux-mêmes déclarent en être écœurés. Montcalm ne bouge guère. Les Anglais harcelés n'en peuvent plus. Ils songent très sérieusement à rembarquer.

C'est à ce moment qu'a lieu l'ultime bataille des plaines d'Abraham. Montcalm est tué, Wolfe aussi. Mais, alors que pour une fois ils étaient de beaucoup les moins nombreux, les Anglais demeurent maîtres du terrain.

Or, tenir Québec et le Saint-Laurent signifie tenir le pays entier. Durant l'hiver, il faudra des semaines, des mois pour que l'incroyable nouvelle parvienne à des troupes victorieuses partout.

Que dire du brusque désastre ? Il n'y a plus de tête. A la cour, on ne se préoccupe que de savoir si l'armée pourra se retirer avec les honneurs de la guerre. Pas un mot pour les Canadiens. Pas même une pensée pour les tribus alliées.

Parmi les 75 000 habitants de l'Amérique française, 4 000 environ partiront dans les fourgons de l'armée régulière, qui comptera plus de 800 déserteurs séduits par le pays. Les Anglais, qui savent réellement à quoi s'en tenir, se montrent assez com-

préhensifs, voire même parfois déférents avec les Canadiens. Il y aura très peu de mouvements en faveur de la France, seule une brusque flambée : la révolte des métis, qui se sentent à la fois plus français et plus indiens que tous. Elle n'aura pas de suite.

Vingt ans plus tard, lorsque les troupes américaines aidées par La Fayette et Rochambeau viendront mettre le siège devant Montréal, les Canadiens ne lèveront pas le petit doigt pour cette « libération », mieux, ils aideront très efficacement les Anglais à chasser les envahisseurs qui leur rappellent de trop mauvais souvenirs.

Aujourd'hui, dans les plaines d'Abraham, on peut lire cette plaque commémorative. Elle fut payée en livres sterling au marbrier local.

Montcalm,
Quatre fois victorieux
Une fois vaincu
Toujours au grand honneur de la France
Blessé à mort ici le 13 septembre 1759.

The gallant, good and great Montcalm
Four times deservingly victorious
and
at last defeated through no fault his own.

Chronologie

1473 Naissance de Copernic.
1492 Christophe Colomb découvre les Caraïbes.
1497 Premier voyage de Jean Cabot (Giovanni Caboto).
1524 Grand voyage de Verrazano. Toutes les côtes de la Nouvelle-France sont répertoriées.
1534 Premier voyage de Jacques Cartier.
1542/1543 Expédition de Roberval.
1564 Naissance de Galilée.
1603 Premier voyage de Champlain au Canada.
1604 Expédition en Acadie.
1608 Fondation de Québec.
1610 Henry Hudson explore la baie qui portera son nom.
1613 Henri de Condé, vice-roi de la Nouvelle-France.
1613 Champlain explore l'Outaouais.
1613 Destruction par les Anglais des établissements français en Acadie.
1615 Arrivée des récollets.
1625 Henri de Lévis, vice-roi de la Nouvelle-France.

1625 Arrivée des jésuites.
1627 Fondation de la Compagnie des Cent-Associés. Au temps de l'esclavage international, les « sauvages » du Canada deviennent citoyens français.
1627 Début de la guerre entre la France et l'Angleterre.
1629 Chute de Québec.
1632 Le traité de Saint-Germain rend le Canada à la France.
1635 Mort de Champlain.
1639 Marie de l'Incarnation arrive au Canada.
1642 Fondation de Montréal.
1649 Martyres de Brébeuf et de Lalemant.
1657 Arrivée des sulpiciens.
1657 Organisation du Conseil supérieur.
1659 Mgr de Montigny-Laval, premier vicaire apostolique.
1659 L'Acadie aux mains des Anglais.
1659/1660 Expéditions de Groseillers et Radisson.
1664 Création de la Compagnie des Indes occidentales.
1665 Arrivée de Tracy, Courcelle et Talon.
1666 Expédition victorieuse contre les Iroquois.
1667 Le traité de Bréda rend l'Acadie à la France.
1669 Première expédition de Cavelier de La Salle au lac Ontario.
1670 Fondation de la Hudson's Bay Company.
1672 Talon rentre en France. Arrivée de Frontenac.
1673 Louis Jolliet et le Père Marquette découvrent le Mississipi.
1679 Duluth explore le territoire des Sioux.
1682 La Salle parvient à l'embouchure du Mississipi.

1686 Raids français sur la baie d'Hudson.
1689 Massacre de Lachine.
1689 Guillaume d'Orange accède au trône d'Angleterre.
1689 Retour de Frontenac.
1690 Échec anglais devant Québec.
1694 Iberville à la baie d'Hudson.
1697 Traité de Ryswick.
1698 Mort de Frontenac.
1701 Traité de paix avec les Iroquois.
1702 Reprise des hostilités franco-anglaises.
1713 Traité d'Utrecht. Cession de l'Acadie, de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson.
1715 Création par la Virginie de la Compagnie de l'Ohio.
1731 Début de l'expédition de La Vérendrye.
1743 Les fils de La Vérendrye atteignent les montagnes Rocheuses.
1744 Déclaration de guerre de la France à l'Angleterre.
1745 Chute de Louisbourg.
1748 Le traité d'Aix-la-Chapelle rétablit le *statu quo*.
1755 Déportation des Acadiens.
1756 Début des hostilités.
Arrivée de Montcalm.
Prise d'Oswego.
1757 Prise de Fort William Henry.
1758 Victoire de Carillon.
1758 Chute de Louisbourg.
1759 Bataille des plaines d'Abraham et capitulation de Québec. Mort de Wolfe et de Montcalm.

Bibliographie

Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens*. Éd. Fides, Montréal, 1975.

Abbé Cyprien Tanguay, *A travers les registres*. Librairie Saint-Joseph, Montréal, 1886.

Assiniwi Bernard, *Recettes typiques des Indiens*. Éd. Léméac Inc, Ottawa, 1972.

Bouchard Russel, *Les Armes de traite*. Éd. Boréal Express. Sillery, Québec, 1976.

L. Grégoire, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire et biographie*. Garnier Frères, 1896.

Le Blant Robert : *Le baron de Saint-Castin*. Pradeu Imprimeur Éditeur, Dax, 1937.

Cuzin Henri, *Du Christ à la Trinité d'après l'expérience de Marie de l'Incarnation*.

Mayer Philippe, *Québec*. Seuil.

Sagard Gabriel, *Le grand voyage au pays des Hurons*. Éd. Hurtubise HMH, 1976.

Trudel Marcel et Frégault Guy, *Histoire de la Nouvelle-France*. Éd. Fides, Montréal, 1963.

Trudel Marcel, *Montréal, la formation d'une société. 1642-1663*. Éd. Fides, 1976.

W. Brown, Trudel Marcel et Vachon André, *Dictionnaire biographique du Canada*. Presses de l'Université, Laval, 1966.

Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle*.

Table des matières

I. — *La chasse des terres neuves* 7
II. — *L'Amérique à portée de voile* 15
III. — *Indien : « Qui ne peut se domestiquer. »* 47
IV. — *Champlain, le premier Canadien* 79
V. — *La France mal chauffée veut leurs peaux* 103
VI. — *Les débuts de la Nouvelle-France* 115
VII. — *Sire, voici votre nouvelle province* 141
VIII. — *Dix mille romans d'aventures* 163
IX. — *Les fous de l'espace* 181
X. — *Une nouvelle patrie : la guerre* 207
XI. — *Manger, s'habiller, dormir chez les Canadiens* 233
XII. — *Robin des Bois contre Wall Street* 255
XIII. — *La victoire perdue* 273

Chronologie 281

Bibliographie 285

Achevé d'imprimer
en septembre mil neuf cent quatre-vingt-un
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Louiseville - Montréal - Canada

Dépôt légal: 3e trimestre 1981

ISBN 2.89112.009.4

Sur la route de la Chine, une barrière insoupçonnée : le royaume de Canada, pays où il y a plus d'ours que d'hommes. Jacques Cartier en rapporte deux Iroquois, de l'or et des diamants.

Hélas, les diamants sont du quartz, l'or de la ferrite, et la future Nouvelle-France se résume à un proverbe : Faux comme diamant du Canada.

Il faudra attendre 70 ans pour voir Champlain devenir maître du Saint-Laurent et créer Québec. La Nouvelle-France est née. Peu nombreux mais incroyablement dynamiques les colons débarquent. Puis c'est le tour des "filles du roi" qui feront de vertueuses, solides et prolifiques pionnières. La vie de chacun de ces hommes, de ces femmes est un formidable roman d'aventures vraies.

Moins au nom de Dieu qu'au nom de ses fourrures, trop rares dans une France mal chauffée, Louis XIV et Colbert s'intéressent à ce continent dont les explorateurs découvrent la fabuleuse immensité.

A chaque printemps, les Iroquois reprennent le sentier de la guerre. Le fusil en bandoulière, les Canadiens défrichent. Bientôt ils chassent, se déplacent, guerroient et cuisinent à l'indienne.

Vient la paix. Si pour les coureurs des bois, le terrible hiver semble long, sur les pistes sans fin le temps passe vite. Nous voilà au milieu du XVIII[e] siècle. La Nouvelle-Angleterre, minuscule, compte treize petites colonies mais vingt fois plus d'habitants que la Nouvelle-France. Malgré d'innombrables défaites, les très prochains Américains s'en empareront.

Romancier, producteur et réalisateur de télévision, Jean-Marc Soyez est également l'auteur du best-seller *Quand les Anglais vendangeaient l'Aquitaine.*

81-IX ISBN 2.89112.009.4 HIC 144.0111.1

Jacques Cartier découvre le St Laurent
Château de Versailles
Photo Gudin/Lauros-Giraudon

Atelier Pascal Vercken